

ROMAN "**RED NOSE DAY**" (en finnois : "**NENÄPÄIVÄ**")

AUTEUR : **MIKKO RIMMINEN** (éditeur : **TEOS**, Helsinki)

- TRADUCTION D'EXTRAITS DU LIVRE -

(Extrait traduit du Finnois par René-Philippe Thomas alias Harald Thomann)

*- A noter : le traducteur tient à remercier la **FILI** (Finnish Literature Exchange) pour le soutien financier sous forme d'aide à la traduction que cet organisme a bien voulu lui accorder -*

(NDT : on trouvera ci-dessous la traduction des pages 13 à 24 du roman de Rimminen ; il s'agit du deuxième chapitre du livre en entier. Pour la bonne compréhension de ce passage, le lecteur devra garder à l'esprit que, du début à la fin du livre, on assiste à des retours en arrière dans les commentaires de la narratrice, voire à des épisodes où les périodes évoquées ont tendance à se chevaucher, en particulier dans les scènes où l'intensité du récit tend au paroxysme.)

Nous étions en automne, et pendant plusieurs jours la lumière extérieure conserva une couleur de farine à gâteaux. De fait, pendant tout ce temps, les idées que je parvins à former étaient toutes plus ou moins floconneuses. Je me disais que c'était certainement à cela que ressemblaient les journées des gens heureux, ou en tout cas des gens satisfaits, ordinaires, normaux, des gens qui pouvaient raisonnablement espérer quelque chose de la vie ; je ne sais pas, moi. Des gens dont la vie se passe dans un certain climat ou un autre, qui vaut ce qu'il vaut mais a au moins l'avantage de ne pas connaître de variations trop marquées.

Evidemment, je ne dirais pas que je me sois trouvée dans un état de bonheur radieux au cours de cette période. N'empêche, je me sentais légère, comme si mon énergie planait un peu. Tout était à peu près comme d'ordinaire : je me levais, je me rendais au marché couvert d'Hakaniemi, je buvais mon café sur la place, et puis je rentrais chez moi, je préparais mon repas et mangeais, je parcourais le journal, lavais mon linge. Ensuite, je ressortais faire ma promenade jusqu'au quartier de Linnunlaulu, et retour. Plus tard, je somnolais un instant devant la télé avant de me mettre au lit. Je ne parlais pas trop lorsque j'allais dans les magasins ou à la buvette du marché. Non pas qu'un petit brin de causette ne m'eût pas fait du bien, mais je ne me sentais pas la tête à cela, j'étais dispensée de me donner ce mal, dispensée de réfléchir dans mon coin, sous la tente de la buvette, à ce que je pourrais bien raconter d'intelligent à la patronne ou d'y aller de mes commentaires sur le temps qu'il fait.

Je me contentais donc de déambuler ou de rester à parcourir la place du regard en m'arrêtant sur quasiment tout ce qui se présentait : les passants qui portaient des objets aux formes les plus diverses, ou bien le clochard qui était là tous les jours et abordait absolument tout le monde toujours dans le même but : recevoir quelques pièces pour se payer le bus et aller voir sa mère. Mais je suivais aussi les évolutions du poissonnier, un homme à la corpulence impressionnante et au teint écarlate qui prenait toujours l'initiative de baisser ses prix s'il sentait le client peu intéressé ; il y avait aussi la patronne de la buvette qui paraissait astiquée comme un sou neuf malgré une verrue très en évidence sur l'aile du nez ; et cette femme, sèche comme un coup de trique, qui tenait le stand de fleurs et n'avait pas sa pareille pour confectionner des bouquets d'une délicieuse harmonie, et ce bien qu'il lui manquât l'index et le petit doigt de la main droite. Je pouvais aussi passer de longues minutes à observer le manège des mouettes et des pigeons, toute surprise que leur insignifiance profonde parvienne à capter mon regard aussi longtemps, ce qui n'était pas sans me rappeler les fois où, tard la nuit, je me surpris à suivre à la télévision une compétition automobile ou une vidéo musicale sans intérêt. Etre témoin des sautilllements, des battements d'ailes et des diverses évolutions de ces volatiles me suffisait.

Il m'arriva une fois de fixer pendant dix longues minutes un vieux chewing-gum agglutiné au pavé, tout noirci d'avoir été foulé maintes et maintes fois. J'en vins à me demander depuis

combien d'années il attendait celui qui viendrait le décrocher. Et à me dire qu'il fallait absolument que ce soit moi qui le détache. Je commençai alors à gratter le sol avec une cuiller en plastique, puis, mon outil s'étant cassé, à l'aide d'une clé. Lorsque je finis par avoir raison du déchet, je le jetai aux ordures.

Cette tâche accomplie, je rentrai à la maison. Je venais d'acheter des foies de volaille, sachant que j'avais chez moi des pommes de terre et tout ce qu'il fallait pour accommoder mon plat avec de la crème fraîche et des oignons : il n'en faut pas beaucoup plus pour se faire une bonne sauce aux foies hachés. J'avais d'ailleurs déjà bien faim, et soif, malgré le café que j'avais bu. De toute façon, je n'avais pas tardé à quitter la tente de la buvette après l'épisode du chewing-gum. J'étais en train de remonter le quai de Säästöpankinranta vers le point où le quai fait un coude, où se trouve mon immeuble, quand je fus soudain prise d'une faiblesse et dus m'asseoir sur un banc. Vue de cet endroit, la mer avait une apparence grasseuse, un peu poisseuse, et je remarquai les nuages qui se miraient à sa surface. S'y reflétait en particulier un nuage solitaire dont je vis se détacher un canard sauvage, comme si la petite masse moutonneuse avait soudain donné vie à l'oiseau aquatique, totalement indifférent au prodige de sa création.

- "Est-ce que tout va bien ?", prononça une voix.

Je détachai les yeux du sable de la berge, dont je m'aperçus que j'avais passé un bon moment à fixer les contours accidentés, tout à mon effort de détourner mes pensées de ce coup de fatigue. J'avais devant moi deux adolescentes aussi outrancièrement maquillées que légèrement vêtues, qui m'apparurent tout d'abord comme une tache rose vif au premier plan de la mer d'huile.

Incapable de répondre, je restai hésitante quelques instants. Je fus sur le point d'exprimer ma surprise face au comportement des jeunes d'aujourd'hui, décidément en progrès malgré tout, mais je ne sus finalement rien dire : parfois, il n'y a pas moyen de faire arriver jusqu'aux lèvres toute l'écume que brasse notre esprit. Je réussis cependant à pousser un soupir et à répondre : "Oui". J'aurais voulu ajouter dans la foulée un : "Merci", mais tous les mots que j'aurais pu prononcer me restèrent quelque part au fond de la gorge.

Les deux filles s'assirent alors à côté de moi sur le banc en croisant haut les jambes d'un mouvement vif, et je sentis tout le pétilllement de leur jeunesse. L'une se mit à expliquer à l'autre quelque chose d'embrouillé au sujet d'un dénommé Max et de deux autres individus affublés de sobriquets totalement hermétiques : "Ouais, enfin j'comprends pas... - Comment ça, tu comprends pas quoi ?... - Attends, tu devineras jamais ce qu'il a fait après... - Ben non... il a fait quoi ? - ...Ben, il m'a dit que j'en avais vraiment une belle paire, si, si, j'te jure, il a dit que j'étais trop belle et tout... - T'exagères pas un peu, là ? - ...Mais non ! Et alors, c'est à ce moment-là que tout mon rimmel s'est mis à dégouliner ! - Non ! - Si, si !" Moi, pendant ce temps, j'étais recroquevillée au bout du banc dans une position où je me sentais à peu près en sécurité. Après avoir suivi cet échange un petit moment, je commençais à me sentir engourdie, comme si j'étais en train de glisser dans un état cotonneux et vide de toutes pensées. Et puis soudain, je fus frappée du silence qui venait de faire irruption au milieu de tout ce caquetage, aussi tournai-je la tête le plus doucement possible. Les filles étaient toujours dans la même position, mais à présent, elles fixaient l'eau avec l'air songeur qu'ont souvent les personnes âgées.

Puis celle qui me touchait presque se tourna vers moi et m'adressa un sourire qui laissa s'échapper de ses lèvres peinturlurées de rose trois mots gentils, aussi ronds que des bulles de bubble-gum : "Fait beau, aujourd'hui !"

Finalement, c'était des adolescentes bien élevées, comme beaucoup de jeunes, abstraction faite de leurs expressions assez crues où revenait régulièrement une interjection qui commence par un p..., le mot "p'tain", pour tout dire, même si aujourd'hui les gens s'expriment ouvertement comme ça, même aux heures de grande écoute à la télé. Bref, je me suis mis à chercher quelque chose d'imagé à lui répondre au sujet du temps d'automne, voire, pourquoi pas, une réponse un peu plus fraternelle.

Je finis par lâcher : "Oui, c'est vrai."

Les filles me regardèrent un instant, comme si elles attendaient une suite. Mais elles se rendirent compte qu'elles ne tireraient pas grand-chose de plus de moi et celle qui était l'autre bout du banc poursuivit sur sa lancée : "C'est-à-dire, on s'croirait vraiment pas encore en automne, là."

- "Ah non, vraiment pas !", repris-je si vite que ma réaction me fit sursauter ; mais là-dessus, voilà que je me retrouvai à nouveau en panne de paroles, et je mis à me frotter les mains. Exposées aux rayons sereins et directs du soleil, elles avaient l'air presque translucide, mes mains, comme des petits sachets clairs emplis de liquide, parcourus en surface par des veines noueuses et des os délicats. Les filles ne se laissèrent pas démonter pour si peu et ma voisine immédiate m'annonça d'une voix nasillarde qu'il était bientôt l'heure de leur leçon de saut acrobatique sur glace. Puis son regard rêveur se tourna une nouvelle fois en direction de la baie d'Eläintarhanlahti.

- "J'aime trop ça, ces cours de saut."

- "C'est un peu comme si on était toujours en été", reprit l'autre. La même fille se pencha alors légèrement vers moi par-dessus l'épaule de sa voisine et, en me regardant droit dans les yeux, me demanda : "Et alors, vous... vous êtes, genre... en congé ? Ou déjà à la retraite, ou un autre truc ?"

Je fixai l'œil de la fille, celui qui était le plus proche de moi, un œil tout cerné d'une couche de mascara aussi épaisse et grumeleuse que du houx. Derrière sa tête, on apercevait sur l'autre rive du bras de mer un train à grande vitesse qui glissait en douceur dans le sens Helsinki-province, et on aurait dit à cet instant précis que le train pénétrait dans l'oreille gauche de la fille pour ressortir du côté droit. A la fin, j'ai répondu : "Non."

- "Okay", prononça ma voisine immédiate en faisant traîner les syllabes comme si le mot était élastique.

- "Bon, en fait...", repris-je sentant soudain que j'avais pu me montrer brusque ou amère, mais une fois encore je ne trouvai rien d'autre à dire. Puis au bout de quelques secondes qui me parurent durer une éternité, je me fis violence pour poursuivre :

- "...En fait, c'est un peu comme si je travaillais à mi-temps."

- "Ah ben dis donc, c'est la classe, ça !", fit l'adolescente au bout du banc, une nuance d'admiration sincère dans la voix. Et toutes les deux de sourire.

Comme leur sourire se prolongeait, je commençai à m'énerver. Je me mis à remuer le fond de mon sac avec une énergie ostensible accompagnée de gestes un peu désordonnés, reconnaissant du bout des doigts la forme de mon paquet de foies de volaille, et je finis par tripoter mon portemonnaie, mon téléphone et mon agenda. Puis, retirant la main, j'entrepris de disposer une liasse de papiers sur mes genoux, avant de me mettre à en parcourir les feuilles avec fébrilité. J'avais imprimé ces documents quelques jours plus tôt. Je fronçai les sourcils pour me donner un air que je supposais concentré. Je m'humectai les doigts et fis passer l'une des feuilles sur le dessus de la liasse. Ce faisant, je lançai un bref coup d'œil aux filles, parvenant même à esquisser un sourire à leur adresse : en réponse, elles opinèrent en même temps de la tête, avec ce mouvement qu'ont les pêcheurs du dimanche au moment de propulser leur ligne loin devant eux.

Quoi qu'il en soit, il y avait là largement matière à ce que nous nous comprenions : des papiers importants, un travail digne de ce nom. Et même un zeste de classe.

Je continuai à manipuler mes documents dans un bruit de papier froissé. Pendant ce temps, le bla-bla-bla animé et ponctué de sonorités nasillardes avait repris à côté de moi. Puis je sentis que le vent venait d'entraîner des détritiques contre mes pieds ; sur les hauteurs de Kallio, un véhicule de pompiers poussa un coup de sirène suivi d'une longue succession de plaintes qui finirent par se fondre dans le lointain. A la terrasse du pub Juttutupa, l'été n'en finissait pas de s'attarder, et l'on entendait un consommateur éméché beugler une version de "Darla Dirladada"¹ assortie de paroles paillardes de son cru. Derrière moi, sur la chaussée, j'entendis aussi une voix masculine souhaiter une "bonne fin de vie" à quelqu'un, formule que vint ponctuer le claquement sec et définitif d'une portière de voiture.

Mais bientôt, je n'entendis à nouveau plus rien. Tantôt je fixais mes papiers, tantôt je les parcourais rageusement. Une certitude désagréable commençait à se répandre de ma poitrine jusqu'au bout de mes doigts et de mes orteils, comme si mon cœur était soudain devenu une pompe à injecter de l'essence glacée.

Je réalisais seulement maintenant à quel point les questions que j'avais posées à Kerava étaient confuses. Certes, ces questions avaient tourné dans les grandes lignes autour du thème de l'économie domestique, c'était bien sûr l'entrée en matière que j'avais trouvée la plus naturelle. Oui, mais quand même, elles étaient plutôt tirées par les cheveux, mes questions, du genre : "Est-ce que vous mangez des yaourts ?", ou bien : "Combien de fois par semaine allez-vous au sauna ?" Du reste, quand je repense à Irja, elle, elle y allait une fois par semaine, au sauna, comme la plupart des gens, je suppose. Mais là maintenant, face à cette nouvelle série de questions, je compris qu'elles avaient l'air mille fois plus crédibles : "Combien votre foyer compte-t-il d'abonnements téléphoniques d'opérateurs différents ?", "Qui décide au sein de votre foyer des achats d'appareils électroménagers ?", "Préférez-vous faire vos courses dans un magasin de

¹ NDT: Il s'agit bien de la chanson de Dalida, bien connue des Finlandais.

proximité ou dans un hypermarché ?" Et si jamais plusieurs réponses étaient proposées, ça n'en était que mieux.

De toute façon, conclusion, je me mis à avoir honte de mes anciennes questions. C'était comme si une bouffée de chaleur m'était montée à la tête. Mais lorsque j'entendis à côté de moi un bruit de vêtements que l'on défroisse comme quand les gens se lèvent, et un tintement de bijoux de pacotille suivi de quelque chose qui ressemblait à un : "Bon, ben... au revoir, bonne fin de journée !", je ne trouvai pas mieux à faire que de répondre distraitement d'un vague signe du menton, accompagné d'un grommèlement bizarre resté à moitié bloqué dans ma gorge et d'un sourire forcé qui devait certainement ressembler à une sorte de grimace toutes dents dehors, comme les Américains moyens ont l'habitude d'en afficher dès qu'ils se trouvent face à une caméra. Les Américains, il paraît qu'on leur apprend dès le jardin d'enfants qu'ils doivent sourire de toutes leurs dents devant un objectif.

Les filles ayant disparu quelque part derrière des buissons, je fourrai tous mes papiers dans mon sac et restai à contempler le fond de la baie, où une fiente de mouette bien blanche venue de très haut ne tarda pas à s'écraser. Elle mit du temps à s'étaler à la surface de l'eau, et cela me fit penser à un œuf qu'on casse dans une poêle.

* * *

(NDT : l'extrait qui suit reprend les pages 51 à 55 du texte original finnois de "Red Nose Day". Nous assistons ici à la toute première visite d'Irma, enquêtrice improvisée, dans un immeuble de son quartier familial d'Hakaniemi, non loin du centre ville d'Helsinki ; plus tard, ayant gagné en assurance, elle étendra son champ d'investigation à la banlieue populaire de Kerava)

(...) J'attendis quelques secondes avant de monter à tâtons et sans m'attarder jusqu'au quatrième. Là, entre une plaque au nom des Jeunes Radicaux de Gauche et celle du syndicat des ouvriers du Livre, j'avisai enfin une porte affichant un nom humain.

C'était marqué : "Karkku".

Je restai quelques instants dans l'escalier à me faire des films (c'était certainement l'expression qu'aurait utilisée mon fils) sur l'éventuel client que j'allais avoir en face de moi. Ce patronyme m'évoquait un homme courtaud et trapu, poilu de partout, le genre à vous abattre des arbres dans la forêt, à diriger un chantier de démolition, ou à mettre une femme dans son lit sans faire de manières ; le genre à adorer se gratter le dos en se frottant contre un tronc de pin.

D'où que me vienne cette image, je dois dire qu'elle était forte. Toujours est-il que je donnai un coup de sonnette et qu'aussitôt la porte s'ouvrit à ma très grande surprise, d'autant que la vision qui m'apparut avait de quoi faire voler en éclats mon image.

A travers l'interstice de la porte, on devinait les toits des immeubles situés de l'autre côté de la place du Marché, avec du ciel en toile de fond. Surtout, il y avait là campée bien au milieu de l'ouverture une carcasse totalement disproportionnée. L'homme devait bien dépasser de vingt centimètres les deux mètres, et peut-être même aurait-il été plus grand encore s'il n'avait été par-dessus le marché vaguement bossu. Ce que je pus apercevoir d'autre de lui était son jean clair dont la ceinture m'arrivait à la hauteur du visage, des jambes un peu arquées que révélait son pantalon, ainsi que des bras incroyablement longs prolongés par des paluches larges comme des battoirs, sans compter une tête du même gabarit, bien qu'elle semblât curieusement appartenir à un petit enfant. Pour couronner l'irrégularité hébétée de ses traits, une épaisse paire de lunettes à double foyer archi-usagées, d'un modèle qu'on devait porter il y a belle lurette pour regarder la télé.

J'arrivai à noter tout ceci tant bien que mal, bien que le spectacle de cet animal m'ait frigorifié à un point tel que malgré moi, je déviai le regard pour jeter un coup d'œil derrière sa silhouette, histoire de repérer ce qu'il y aurait eu d'intéressant à l'autre bout de la place : en fait, il n'y avait là que des immeubles

- "Et vous voulez quoi ?", questionna le géant, non sur un ton dissuasif ni le moins du monde malveillant, mais avec une nuance de réelle curiosité pour les raisons qui avaient pu amener quelqu'un à sonner chez lui. Derrière ses lunettes massives, ses yeux donnaient l'impression d'être logés quelque part loin de tout, comme s'il regardait à travers des jumelles à l'envers.

Je restai un instant à m'éclaircir la gorge, après quoi je parvins à articuler :

- "Bonjour."

- "Ah oui, bonjour", fit l'autre avant de poursuivre : "Oui, bien sûr... bonjour. Pas pensé sur le moment... enfin bon. Et donc, qu'est-ce que vous voulez ?"

- "Eh bien, c'est-à-dire, je suis... *l'économique*", arrivai-je à prononcer avec une sorte d'entrain enfantin. Mais tout de suite après avoir dit cela, plus moyen de sortir un seul mot. J'étais en panne de paroles. J'avais bien quelque chose qui me flottait à l'esprit, mais le peu de mots, même de la plus grande pauvreté, que j'aurais voulu faire remonter jusqu'à ma bouche calèrent à mi-chemin, comme lorsqu'on a devant soi un sentier envahi de broussailles ou que le sang s'arrête net parce qu'il n'arrive plus à passer dans une veine sclérosée.

- "Ah, je vois", fit Karkku le Géant tout en laissant un énorme sourire lui envahir sa face repoussante. Il avait des dents d'un blanc éclatant, comme industriellement alignées.

- "C'est quand même une grosse responsabilité pour une seule personne", poursuivit-il en accentuant son sourire, l'air vaguement satisfait de lui ; et soudain, son expression prit quelque chose d'enfantin. Exactement comme s'il venait de se rendre compte qu'il avait à présent l'occasion de jouer une scène de film avec des dialogues du tac au tac.

- "...Chercheuse", parvins-je à bredouiller de mon côté. Dans le même temps, mes orteils s'étaient lancés dans une danse triomphante au fond de mes chaussures, ondulant nerveusement de gauche à droite et inversement. - "Chargée de recherche", poursuivis-je. "Enfin... de recherches économiques, quoi. Chercheuse, enquêtrice, en fait. Bref, je voudrais... un peu de votre temps... de votre temps. Avec vous. C'est une enquête économique !"

Ces deux derniers mots, c'est tout juste si je ne les ai pas criés. Je me sentais très mal et j'ignore pourquoi, mais voilà que les larmes me montaient quasiment aux yeux. Tant bien que mal, je venais à peine de trouver la contenance à adopter pour faire face aux gens, mais lui, comment dire, ce colosse, ce caprice de la nature, que sais-je, c'est juste qu'il me faisait peur avec tout ce qu'il avait d'anormal en lui, qu'il s'agisse de son apparence ou de son amabilité sobre et insouciant. Devant lui, je sentais ma frustration et mon irritation monter, même si j'étais aussi capable de comprendre d'une certaine façon mon interlocuteur. Il avait sûrement trouvé matière à sourire à l'une de ses espèces de pensées de géant très peu de temps avant que je me décide à sonner chez lui. Et c'est cela qui, tout à coup, me sembla le plus difficile : je venais de comprendre que l'homme n'était disposé ni en bien ni en mal envers moi. C'est juste qu'il n'était pas disposé du tout.

- "Ah, d'accord, et moi qui croyais que vous aviez quelque chose à vendre", fit-il d'un air songeur tandis que ses petits yeux roulaient en tous sens dans leur univers lointain. - "Et alors, c'est quoi votre genre de questions, enfin, le genre d'enquête que vous faites ? Il y a quelque chose à gagner ?"

Laissant la première question de côté, je me contentai de répondre comme dans un souffle : "Ce que vous gagnez, c'est du baume au cœur." J'aurais été bien en peine de me rendre compte du type de sonorité, vaguement métallique ou autre, qui venait cette fois de me remonter de la

gorge, mais j'eus conscience à l'instant même que mon audace m'avait fait monter le rouge aux joues à toute vitesse. Ces paroles prononcées, j'avais déjà à l'esprit de les modérer, de les expliciter, mais une fois encore les mots restèrent gargouiller quelque part au niveau de mes sinus. Je jetai un coup d'œil derrière le géant, car on voyait du mouvement par la fenêtre. Il me fallut quelques instants pour réaliser ce que c'était : de l'autre côté de la place, on installait une nouvelle enseigne lumineuse sur le toit d'un immeuble mais je ne pouvais pas lire ce qui était écrit. J'étais paniquée, au point d'en avoir la vision troublée, d'en être troublée de partout.

Enfin, le salut arriva sous la forme d'un appel téléphonique. Dans mon sac, mon téléphone portable s'était mis à bourdonner en cadence. Alors que la lumière venait de s'éteindre dans la cage d'escalier, je plongeai la main pour me saisir de l'appareil, lequel n'en finissait pas de vibrer et d'émettre sa série de signaux lumineux, comme porteur de la lumière de la raison au milieu de l'obscurité ambiante. C'était mon fils qui m'appelait, mon fils cette fois-ci encore, mon cher fils, mon fils dont je suis fière, mon fils qui tombe toujours bien. Je pressai alors très fort l'une des touches, heureusement sans me casser l'ongle, je plaquai le portable contre mon oreille et croassai : "Allô !"

A l'autre bout de la ligne, le silence était si absolu que je n'entendis en retour que ma propre respiration haletante. Je criai une nouvelle fois : "Allô !", fixant l'appareil dont toute luminosité avait désormais disparu, et c'est alors que je levai une nouvelle fois les yeux sur le Goliath qui se tenait là depuis déjà bien trop longtemps et qui était resté à me regarder en hochant la tête, sans savoir sur quel pied danser, et de l'air le plus inexpressif qu'il soit possible d'afficher quand on est doté d'un physique aussi surdimensionné. Encore une dernière tentative murmurée et évanescence pour prendre la communication, et j'abandonnai mon téléphone rendu à son mutisme et à son sommeil en le fourrant dans mon sac.

Cependant, les dieux de la communication, ou ceux qui en revendiquent le titre, avaient décidé de me laisser une dernière chance, puisque c'était à présent dans l'appartement que le téléphone sonnait, sur l'air du "jenkka"² de Vesivehmaa. C'était une mélodie qui ne manquait pas de piquant, chez un homme qui aurait certainement pu piétiner n'importe quelle ville finlandaise moyenne, si jamais il lui avait pris l'envie d'aller y danser le "jenkka". Enfin voilà, ce sont des pensées comme ça qui m'ont traversé l'esprit sur le coup, sans pour autant que je puisse m'y attarder, puisqu'après un bref silence le téléphone se mit à retentir de plus belle, avec pour réponse immédiate le cri d'un oiseau sans doute logé dans une pièce voisine et qu'on pouvait supposer de grande taille et d'aspect effrayant. C'est alors seulement que Karkku finit par redescendre sur terre et qu'il prononça les mots suivants, sur un ton au demeurant dépourvu de toute hostilité : - "Bon, eh ben, je crois qu'on va en rester là pour cette fois-ci. Au r'voir."

Puis il referma la porte.

* * *

² NDT : Le jenkka est une danse folklorique aujourd'hui encore très largement pratiquée en Finlande ; proche de la scottish, elle se caractérise par son tempo extrêmement vif et entraînant.

(NDT : l'extrait qui suit porte sur les pages 326 à 339 du roman de Rimminen, soit le dernier chapitre en entier. Par ailleurs, est évoqué vers la fin de l'extrait un personnage féminin prénommé "Irja", la quasi-homonymie du prénom "Irja" avec "Irma", prénom de la narratrice, n'étant sans doute pas le fruit du hasard ; de fait, le personnage d'Irja tend à s'imposer au fil des pages comme la grande sœur spirituelle d'Irma, à cette différence près notamment que la première a été plus rudement encore marquée par la vie que la narratrice, notamment par une très longue période de chômage)

Et voilà, nous sommes entrés dans l'hiver. La neige est tombée pendant plus d'une semaine, après quoi le froid s'est intensifié, et la ville y a eu droit à volonté, je parle là de vrais jours de grand froid, avec des températures très en dessous de zéro qui vous font le nez tout rouge, qui vous crispent les doigts de pieds et qui tirent des plaintes des radiateurs surmenés, qui n'en peuvent plus de chauffer à plein régime. Personne à Helsinki ne semblait se souvenir de la dernière fois où nous avions eu un hiver vraiment digne de ce nom.

C'était quelque chose d'assez irréel. La neige tombait en telle abondance qu'on n'avait pas le temps de dégager les rues ni de déblayer les trottoirs au fur et à mesure. La circulation automobile était devenue chaotique, avec des panneaux de déviation exceptionnelle mis en place pratiquement à tous les coins de rue. Quant aux piétons du centre ville, ils luttaienent de leur mieux pour avancer face à la neige, même si d'une certaine façon, leur physionomie exprimait de la satisfaction, je dirais même une forme de surprise joyeuse. Mais évidemment, c'était les enfants qui ne tenaient plus en place et qui ne savaient plus où donner de la tête, si bien que sur la place du marché d'Hakaniemi, on voyait émerger de derrière chaque amoncellement de neige une petite tête à la mine réjouie, tandis que les boules blanches volaient en tous sens et que l'air ne cessait de retentir de cris stridents. Très vite, toute une rangée de bonshommes de neige fit son apparition sur mon quai de Säästöpankinranta, et il se trouva même quelqu'un une nuit pour en dresser un face à l'entrée de mon immeuble, au milieu de la chaussée. Il faut dire que c'était une bouteille de bière qui tenait lieu de nez au Bonhomme Hiver et que le même appendice lui avait été fixé à la hauteur de l'entrejambe, ce qui porte à croire que l'auteur de ce bonhomme-là n'était probablement pas un enfant.

Mais c'était surtout la nuit que tout était maintenant différent, absolument tout. La neige épaisse et silencieuse flottait dans l'air immobile avant de se déposer au sol, et par moments, il devenait impossible de savoir si ce mouvement se faisait du ciel vers la terre ou inversement. Dans le même temps, les bruits de la ville se sont atténués et ont fini par faire place nette, comme si le monde s'était soudain vu contraint de se taire par arrêté de quelque puissance régnant sur un univers ouaté à l'infini.

Tout sombre et immobile, le bras de mer qui faisait face à mon immeuble a résisté pendant quelques jours aux chutes de neige incessantes avant de s'abandonner au gel. Dans le silence de la nuit, on entendait les crissements et craquements provoqués par le froid, tandis que les heures de clarté diurne s'emplissaient d'une fine lumière aveuglante qui s'infiltrait partout ; s'infiltrait aussi le murmure assourdi des pulsations de la ville qu'on retrouvait dans les cours d'immeubles ou au milieu du flot des voitures, cette impression de rupture sonore se faisant sentir jusque dans

les encombrements d'Hämeentie, lorsque les feux passaient au rouge et que les véhicules s'immobilisaient. Dehors, les gens exhalaient un souffle glacé dans leur sillage. Mais malgré le froid intense, il se trouvait curieusement toujours une source de chaleur ça et là qui produisait assez d'humidité pour napper les arbres de la ville d'une fine et immaculée dentelle de nacre ; l'autre impression qui s'imposait était qu'on évoluait au milieu d'énormes massifs de corail.

Bien sûr, on ne pense pas toujours à aimer sa ville comme on aime d'amour, mais là, maintenant, je l'aimais vraiment. Je ne l'avais encore jamais vue si belle, ma ville, Helsinki. Et d'ailleurs, à en juger par les photos que je pus en voir, Kerava n'était pas en reste.

Et puis je me suis laissé gagner par un calme inhabituel. Je suis allée me faire coiffer au salon de la femme de l'ingénieur, histoire d'avoir enfin l'air à peu près présentable, laissant les habituelles récriminations de la coiffeuse sur le fisc et les responsables politiques libéraux m'entrer par une oreille et ressortir par l'autre. Après cela, j'ai fait un grand ménage chez moi, trois jours entiers, mais sans me presser ; c'est tout juste si ne je suis pas allée jusqu'à gratter les plinthes à la brosse à dents. J'en ai profité pour faire un courant d'air entre les deux fenêtres grandes ouvertes de part et d'autre de l'appartement, pour que le grand air froid purifie tout sur son passage. Remarquez, il n'était pas particulièrement nécessaire de faire le ménage comme ça, puisque c'était quand même déjà propre avant. Mais enfin, je me suis dit que je pouvais vraiment me permettre de prendre mon temps.

Et puis, mon fils a téléphoné. Ça s'est passé un matin d'un froid électrique, alors que le soleil inondait mon appartement. On aurait dit qu'il y avait de la friture sur la ligne, comme si le grand froid s'était mis en tête de pincer les câbles. Bref, je ne lui ai pas fait la leçon, mais je l'ai prévenu que je la lui ferais quand même un de ces jours, et bien comme il faut encore. Je lui ai dit que sa voiture était garée dans une rue tranquille de Vallila mais que ses pneus avaient été crevés par le tapis de clous de la police. Je lui ai fait remarquer, au cas où il ne l'aurait pas su, que la voiture n'était toujours pas en règle du point de vue du contrôle technique et que l'assurance n'était pas à jour.

Quant à lui, il a gardé le silence un bon moment, puis il s'est mis à bredouiller quelque chose sur la portière coté conducteur, comme quoi il fallait la soulever un bon coup pour arriver à l'ouvrir. J'avais l'impression que mon garçon me parlait d'une cabine minuscule. Je lui ai signifié que je n'avais aucune envie d'écouter ses instructions ni ses conseils, et que de toute façon je savais bien où elle se trouvait, sa voiture. J'ai ajouté qu'il n'en aurait pas cru ses yeux s'il avait vu la tête des agents de police quand je leur ai déclaré n'avoir aucune idée du domicile du propriétaire du véhicule, bien qu'il fût mon fils.

A l'autre bout du fil, j'ai entendu mon fils déglutir nettement, après quoi il a encore grommelé deux ou trois phrases où revenaient les noms de Bosse et Lyhtinen, lesquels allaient venir récupérer les clés de la voiture et sauraient s'en occuper. Et en effet, ils sont venus sans tarder, le jour même. C'était tous les deux des petites frappes à l'aspect vraiment peu reluisant. N'empêche, ils ont été polis, et en repartant, l'un d'eux m'a même souhaité de bonnes vacances de ski.

L'appel de mon fils m'a mise dans tous mes états, parce que je me doutais quand même bien de l'endroit où il se trouvait. A la fin, j'ai susurré au téléphone : - "Je suppose qu'ils vous donnent

des permissions, non ?" Mais voilà que mon fils s'était écarté de son combiné et il n'y avait plus que le bruit du vent.

Une fois, j'ai aussi parlé au téléphone avec Irja, oui, Irja elle-même, et je dois dire que cette conversation a été un immense soulagement une fois que j'ai osé composer son numéro sur mon portable. Pendant des jours et des jours, j'étais restée à attendre une initiative de sa part, puis j'avais passé plusieurs jours à rassembler mes forces pour l'appeler. Mais cela valait vraiment la peine. Quand j'ai pressé la touche rouge de mon appareil en fin de communication, je me suis soudain senti tellement vidée que j'ai ressenti le besoin de sortir retrouver mes esprits au grand air. En général, ces derniers temps, quand j'avais été prise de faiblesse pour une raison ou une autre, cela ne m'avait rien valu de bon, sauf que cette fois-ci, j'ai eu l'impression de me trouver dans un état qui était naturellement le mien, avec cette espèce de vivacité remise à sa juste place par le froid, une vivacité présente en moi, dans tout mon corps, dans mon esprit, qui y entrait et en sortait à volonté, jusqu'à ce que cette pensée s'impose à moi : - Mais oui, mais c'est ça, les choses sont rentrées dans l'ordre.

J'ai poussé jusqu'à la place du Marché. Evidemment, le commerce n'y était pas vraiment florissant par le temps qu'il faisait, même si deux vendeurs de souvenirs plus coriaces que les autres tenaient bon, vérification faite que leur marchandise n'allait pas souffrir du froid, tandis que la tente de la buvette, fièrement dressée, restait elle aussi fidèle au poste. J'ai avalé mon café à petites gorgées, blottie contre le brasero à la combustion capricieuse, non sans échanger quelques phrases avec la patronne, et de nous extasier ensemble sur l'aspect quasi magique qu'avait revêtu la ville. Sur la place désertée, quelques passants décontenancés semblaient attendre quelque chose, on ne sait quoi, un bus, un ami, le poissonnier, l'été peut-être, et tous se signalaient par le souffle glacé qui montait de leurs lèvres. Taillés au cordeau, les tilleuls qui s'alignaient à l'extrémité opposée de la place resplendissaient de toute leur blancheur, leur aspect évoquant des objets en plastique. Encore que, tout bien considéré, ils étaient bien trop beaux pour être d'une quelconque matière artificielle. En prenant congé, j'ai souhaité à la patronne de bonnes vacances de ski, car la formule m'était restée à l'esprit, ne m'attirant pour toute réaction de sa part que des roulements d'yeux théâtraux : hélas pour mon interlocutrice, ce n'était certainement pas le moment de partir au ski, alors qu'elle était supposée servir le café à la moitié de la ville ! Je lui ai fait un signe de tête entendu, ajoutant que c'était un sentiment que j'avais pu éprouver moi aussi, à ma façon. Le clochard du coin était entré se réchauffer au contact du brasero et j'ai laissé la commerçante sous sa tente, occupée à houspiller l'homme de la manière particulière, rude et tendre à la fois, qui était la sienne avec tout le monde.

Puis quand j'ai eu fait mes quelques courses, j'ai retraversé la place en sens inverse pour sonner tout naturellement à l'interphone, et voilà que je me trouvais déjà devant la porte de Virtanen, dans son escalier qui m'apparut soudain sombre comme un abîme profond, une fois laissée derrière moi l'éclat glacé de l'après-midi d'hiver.

Il est venu ouvrir sans même que j'ai eu besoin de sonner. Dans un deuxième temps, il m'a souri de toutes ses dents jaunies, ajoutant que je lui avais manqué. Avant que la gêne ne me gagne, je suis parvenue à lui répondre que lui aussi, il m'avait manqué, et je suis passée à l'intérieur. Envahi à travers toutes les fenêtres par les vives lumières de l'hiver intensifiées encore par l'éclat de la neige, son logement n'en paraissait que plus hideux, mais je fis comme si de rien n'était.

Désignant une chaise, j'ai suggéré à mon hôte de s'asseoir et j'ai pris place de moi-même sur la chaise d'en face. L'autre semblait s'exécuter avec hésitation, avec le genre de gestes qu'on fait quand on s'apprête à emprunter de l'argent à quelqu'un. Mais il se peut aussi qu'il ait eu peur de défoncer sa chaise. Sur ce, j'ai retiré du fond de mon bon vieux sac récemment récupéré un paquet cadeau cylindrique marqué "Alko" et l'ai tendu à Virtanen, qui aussitôt a entrepris d'ouvrir de ses mains maladroites et un peu craintives le carton que cachait le papier, jusqu'à en extraire une bouteille d'un cocktail à faible teneur en alcool, d'une couleur ambrée.

Ayant posé la bouteille sur la table, il l'a fixée un instant, l'air bouleversé, se fendant toutefois l'instant d'après d'un tendre sourire. - "Et on a le droit d'étreindre son cadeau tout de suite ?", a-t-il fait, et, gloussant, il s'est mis à chercher quelque chose du regard sous la table.

Je lui ai répondu : "Bien sûr que oui !", et je l'ai vu faire sauter le bouchon à l'emblème bien connu de la couronne en s'aidant d'un briquet qu'il venait de récupérer par terre, puis en avaler le contenu en quelques gorgées seulement. C'était à présent à mon tour de fixer mon vis-à-vis d'un air totalement ahuri. Lorsqu'il a croisé mon regard, on aurait dit qu'il était sur le point de sursauter, puis il a pris un air coupable. Mais retrouvant sa figure habituelle, il m'a fait : - "Bah, c'est quand même pas tout à fait aussi fort que t'imagines, peut-être."

- "Ah bon", telle a été ma réponse, vu que je ne voyais rien à lui dire sur le moment.

- "Je te remercie", a-t-il repris. "C'est vraiment un très beau geste."

Après cela, j'ai cru qu'il allait laisser s'échapper un rot de satisfaction bien sonore, mais se rendant compte qu'il n'était pas tout seul, il a pris appui sur son coude pour se lever à moitié, et tendant le bras jusqu'à son réfrigérateur, il en a extrait une autre bouteille de cocktail. Une fois la bouteille ouverte, il m'a demandé si j'avais eu ce geste par pure gentillesse, alors je lui ai répondu que non, pas vraiment, parce que j'avais besoin, là maintenant, de lui dire tout ce que j'avais gardé pour moi ces derniers temps. Or même si j'avais les idées bien claires, c'était une tout autre affaire de les communiquer à Virtanen, qui au début n'arrivait pas bien à entrer dans mon histoire : -"Comment ça, *tout* me dire ?" -"Mais enfin, *tout*, tu te doutes bien, tout ce que tu as fait pour moi, toi aussi, à ta façon." -"Ah ouais ?" -"Tu as déjà oublié ?" -"Ben, un peu, quoi." -" Bon, ça ne fait rien..." -"Allez, raconte !" -"Bon, je me lance alors !"

Et je me suis lancée. Il fallait bien que je m'ouvre à quelqu'un, et c'était justement à Virtanen, parmi tous les humains de la planète, que j'avais confié mes états d'âme les plus secrets. Lui, de son côté, il était là à m'écouter, docile, tétant régulièrement sa bouteille tout en hochant la tête en signe d'incrédulité juste aux bons moments. Sur le point de se coucher, le soleil qui brillait horizontalement par les fenêtres de l'appartement semblait déranger Virtanen, et il lui passa plusieurs fois sur le visage une expression qui pouvait signifier qu'il commençait à avoir la tête pleine à craquer de tout mon récit. Mais quand j'ai eu fini, il est resté un long moment à regarder par la fenêtre, totalement impénétrable, avant de partir d'un fou rire puissant, à s'en tordre aux larmes tout en se tenant sa bedaine.

- "Alors c'est ça", a-t-il fait avec sobriété après avoir repris son souffle, "tu es restée trop longtemps sans rien dire."

Je lui ai répondu que c'est bien comme ça que les choses s'étaient passées : quelqu'un avait appelé la police depuis sa voiture sur la route express de Lahti, pensant que la conductrice était en train de faire un malaise au volant, mais oui. Sur ces entrefaites, Virtanen s'était remis à rire, et je dois dire que moi aussi j'étais au bord de l'hilarité. J'ai aussi observé que rien ne nous étonne à la fin, pour autant qu'on vive assez vieux. Virtanen, de son côté, toujours assis avec sa bouteille de cocktail qu'il tenait comme un petit enfant, alternait les signes d'approbation et les mimiques dubitatives. D'une certaine façon, il ne parvenait pas à comprendre comment les policiers n'avaient même pas cru devoir me dresser un semblant de procès-verbal, et pourquoi ils s'étaient donné la peine de me raccompagner directement du poste de police de Pasila jusqu'à mon domicile. Moi, je supposais que l'explication tenait au fait que les agents avaient quand même compris que tout ça était la faute de mon fils, l'histoire de sa voiture en infraction pour le contrôle technique et autres péripéties auxquelles avait été associée cette fameuse voiture, tandis que moi, après tout, je n'avais à ma connaissance enfreint aucune loi, hormis l'oubli minime de renouveler de mon permis de conduire à un moment donné.

- "Bon. Mais enfin, l'histoire du sondage à domicile, tu vas pas me dire qu'ils ont pas cherché à t'asticoter là-dessus...", a repris Virtanen.

- "Eh bien, si. Ils m'ont posé des questions."

J'ai gardé le silence un bon moment. Je voyais les grands érables centenaires de la cour de l'immeuble de Virtanen tendre vers le ciel leurs bras nappés de neige, comme des antennes pointées vers l'espace. Le soleil a basculé derrière les maisons, et le ciel a pris une coloration rougeoyante. Ce spectacle m'a fait songer qu'il se passait au même moment toutes sortes de choses extraordinaires, justement tout là-haut dans l'espace. Mais à côté de cela, il suffisait que je repense à ce que j'avais connu à Kerava pour qu'il me passe à toute vitesse à l'esprit un nombre incalculable d'impressions diverses, enchevêtrées et verrouillées. Je ne dirais pas que c'était là des pensées absolument sereines, mais enfin, il y avait toujours ceci ou cela qui réussissait à s'interposer, comme pour faire écran.

- "Eh bien non", ai-je repris d'un ton plus guilleret que je n'en avais eu l'intention. J'avais les yeux fixés sur les toits des immeubles en face, où les tuyaux de cheminée et les canalisations de vapeur plus ou moins de guingois n'en menaient pas large dans le grand froid. - "Non, finalement, ils ne m'ont rien demandé."

Là-dessus, Virtanen s'est mis à hocher la tête de l'air de celui qui pense avoir à faire à une femme qui l'embobine. J'ai poursuivi sur ma lancée : je lui ai redit dans les grandes lignes ce qu'Arja m'avait raconté de sa propre initiative au téléphone ; et d'ailleurs, comment aurais-je pu me mettre à poser des questions à Arja vu les circonstances ? Toujours est-il que cette conversation téléphonique décisive avait porté sur deux points essentiels. D'abord sur le fait qu'Arja, la femme qui a perdu tragiquement son fils, n'avait pas gardé le moindre souvenir de l'enterrement, pas davantage d'ailleurs que des jours précédents. D'autre part, ce que m'avait appris Arja, c'est que le mari de la maman éplorée, tout policier qu'il fût, avait décidé de ne rien faire, autrement dit de

n'alerter personne, enfin, de ne pas alerter la police pour que ses collègues viennent faire une arrestation à la sortie du cimetière. Restait encore la question des troubles de l'équilibre (pour reprendre le doux euphémisme employé par Irja) de la fille de monsieur et madame Hättilä. Il s'en était raconté de bien bonnes dans le quartier à ce sujet, et pendant un bon bout de temps.

Pendant que je finissais de parler, Virtanen avait les yeux fixés sur la cour où l'obscurité gagnait. Soudain, un adolescent transi de froid se présenta en bas de l'immeuble en face, incapable malgré tous ses efforts d'introduire sa clé dans la serrure du portail, tant ses mains nues semblaient ankylosées. Virtanen est resté un instant tout absorbé par ce spectacle, comme profondément soucieux. Mais une fois le gamin entré, il a lâché : - "Comme c'est triste, vraiment triste."

- "Oui, triste", ai-je repris.

- "Enfin, en ce qui te concerne, tant mieux que les choses se soient passées, on va dire, bien. Enfin. C'est comme ça que ça s'est passé, et puis voilà. Probablement qu'à la fin, tout sera pour le mieux. Et puis, c'est ce qu'il faut qu'on souhaite à tous les autres aussi."

- "Oui, on le leur souhaite", j'ai dit. "On le leur souhaite."

- "Ouais, et il faut souhaiter ça y compris aux gars qui ont fait des conneries, à l'un deux, surtout. En espérant que c'est lui qui est arrivé lui fera passer l'envie de recommencer !"

- "Oui, tu as raison", me suis-je contenté d'observer. Et chaque syllabe que nous venions de prononcer était maintenant revêtue de tout son poids, de tout son sens, et nous nous comprenions Virtanen et moi.

Après être restée encore un moment à deviser, je me suis dit que l'heure était venue de prendre congé, même si l'esprit de la soirée invitait à relâcher les tensions, à abandonner tout emploi du temps serré. En tout cas, voilà que je me sentais soudain un peu de vague à l'âme, comme une certaine mélancolie liée aux vilaines choses que j'avais traversées, mais mêlée quand même à un sentiment de réconfort à l'idée que lui aussi, Virtanen, avait bien voulu s'intéresser au sort de parfaits inconnus, et cela même s'il n'était lui aussi qu'une sorte de rebut. Une fois arrivés à la porte, il m'a fixé de ses yeux humides et s'est gratté le menton en me remerciant de lui avoir donné un rôle à jouer dans mon histoire. Puis il s'est redressé d'un coup, comme s'il venait de penser à quelque chose, et il a fait un aller-retour dans son appartement pour en ramener prestement une sorte de petit paquet rudimentaire qu'il m'a tendu, ajoutant que ça avait failli lui sortir de l'esprit, mais qu'enfin, moi aussi j'avais droit à mon Noël, à mon cadeau de Noël, et il a ajouté : - "Joyeux Noël à toi."

J'ai alors remarqué la petite carte plastifiée qu'il tenait à la main, où semblaient figurer sur une face des inscriptions diverses, peut-être un code de stationnement résidentiel. Il avait perforé le coin de cette carte de vœux de fortune d'un petit trou bien net à travers lequel était glissé un long élastique rose destiné à ficeler tant bien que mal une grosse bouchée au chocolat emballée dans du papier bleu argent. J'ai fixé mon cadeau, puis j'ai fixé Virtanen sans parvenir à trouver mes mots. J'ai remercié d'un signe de la tête, et lui m'a dit :

- "On s'voit un de ces quatre."

- "Oui, certainement, on se voit.", voilà quelle a été ma réponse tout en refermant la porte, alors que j'avais du mal à retenir mes larmes.

En arrivant en bas et en mettant le pied dehors, je me suis aperçu que la nuit avait pris une coloration bleutée elle aussi. L'air froid et immobile m'a enveloppé le visage comme une fine feuille, et j'ai eu tout de suite l'impression que mes cils venaient de geler. Sur la place, on ne voyait plus aucune tente et il était peu probable que quelqu'un vienne nettoyer les pavés et l'emplacement des deux ou trois malheureux stands, car il était impossible d'obtenir un jet d'eau constant par de telles températures. Retraversant la place, je suis tombée nez à nez avec une socquette d'enfant en laine, une socquette de tout petit enfant : elle était rose, striée de deux traits plus ou moins marron, pour ce que j'ai pu en distinguer au milieu de tout le bleu que déversait la nuit d'hiver, sans compter la clarté orangée que distillait le réverbère voisin de la place du Marché. Sur le coup, elle avait quelque chose d'assez sinistre, cette socquette, si attendrissante que soit cette vision. Ma première réaction a été de me mettre en quête de ce qui aurait pu compléter quelque part cet article vestimentaire, redoutant un instant de découvrir un bambin abandonné en plein froid aux abords de la place, enveloppé dans une couverture pathétique. Je ne saurais dire pourquoi des idées aussi graves m'ont envahi l'esprit, alors que par ailleurs je me sentais légère comme une bulle de savon, ou plutôt assez sereine pour oser entrouvrir la porte à des pensées peu souriantes.

Même si la socquette orpheline n'était certainement plus d'aucune utilité à personne, il m'est venu l'idée de la déposer au guichet de la station de métro qui se trouvait sous mes pieds. Une fois en bas, je me suis adressée à une jeune fille dont la tenue réglementaire bleue et jaune parvenait tout juste à dissimuler la débauche de rose qui caractérisait l'ensemble de sa physionomie. D'abord imperturbable, l'employée a considéré la petite pièce de tissu d'un air dégoûté, comme s'il s'était agi du cadavre d'un raton, ou ce genre de chose. Mais aussitôt après avoir vu ce que c'était vraiment, elle s'est ravisée, poussant des "oh !" et des "ah !" extatiques. Et elle n'en finissait pas de discourir sur le sujet : -"Ah mais, c'est quelle est adorable, cette socquette ! Mais oui... faut espérer que quelqu'un va venir la réclamer... Ben oui, le pauvre bébé, il a perdu sa socquette... Pourvu qu'il se soit pas gelé un pied, hein... Ben oui, quoi, ce serait affreux qu'il ait le pied gelé... Affreux, affreux... Vous avez vraiment bien fait de me l'apporter..." -"Bon, très bien alors", ai-je fait. Mais la fille reprit aussitôt : -"Eh mais dites donc, mais c'est vous !" -"Quoi, moi ?" -"Vous !" -"Mais comment ça ?" -"Ben oui, on s'est vu cet automne !" -"Ah oui ?" -"Là, juste là, sur le quai..." -"Ah bien sûr, bien sûr..." -"J'étais avec ma copine..." -"Mais oui, maintenant je me souviens !" -"Ça fait plaisir de vous revoir !" -"Moi aussi, ça me fait plaisir." -"C'est pas tous les jours qu'on revoit comme ça des gens... qu'on connaît sans les connaître !" -"Non, probablement pas tous les jours..." -"Même si, remarquez, on habite un peu dans le même coin, vous et moi, non ?" -"Oui, c'est vrai." -"Enfin, ça fait plaisir quand même !" -"Mais oui, mais oui." -"Et puis espérons que quelqu'un va venir la réclamer, cette socquette !"

-"Et un très bel hiver à vous !", a-t-elle fini par roucouler en guise d'au revoir, non sans m'engager à revenir demander si quelqu'un était venu chercher la petite chose oubliée. J'ai promis de le faire. Puis en ressortant, j'ai été stoppée net par l'espèce de mur thermique qui sépare les

couloirs du métro où un souffle chaud passe par à-coups, et l'air libre, où le très grand froid continuait à resserrer son emprise, à tel point que j'ai dû m'essuyer les yeux.

Mais quand même, c'était vraiment un début d'hiver magnifique. Cependant, je m'étais trompé de sortie, me retrouvant du côté de l'arrêt des trams. De là, j'ai observé la place, avec les arbres d'une incroyable, d'une indicible beauté immaculée qui la bordaient sous leur manteau éclatant. Le même nappage irrégulier enrobait les antennes qui surplombaient les toits. Maintenant, l'obscurité semblait plus marquée et une lune timide a fait son apparition au-dessus du quartier voisin de Kruunuhaka, entourée d'un début de halo.

Je suis restée quelques instants à me demander comment il se pouvait que tout soit calme à ce point en plein milieu de la place du Marché d'Hakaniemi, et l'après-midi encore, et même très peu de temps après l'heure de pointe. Et c'est alors que je me rendis compte que nous étions un dimanche. Jour férié. J'ai fourré la main dans mon sac pour y chercher je ne sais quoi et je suis tombée sur le cadeau poignant que m'avait fait Virtanen.

Ce n'est qu'à ce moment-là que j'ai pris conscience que nous y étions presque : Noël, c'était bientôt Noël. Non pas que cette pensée m'ait fait un effet particulier, car en matière d'émotions j'avais été servie au cours des derniers mois. Et puis je n'avais plus tellement fêté Noël toutes les années précédentes. Mais enfin, c'était l'occasion d'offrir des cadeaux. Des cadeaux. Il me restait tant et tant de cadeaux à distribuer.

En cette période de l'Avent que je savais déjà bien avancée, la ville me parut tout à coup étonnamment silencieuse et vide, allez savoir si ce n'était pas le froid de -30°C et quelque qui poussait les gens à se replier chez eux, ou autre chose encore. Quoi qu'il en soit, je n'ai croisé que quelques rares passants à l'air absent sur le chemin qui me ramenait tout doucement de l'arrêt des trams à mon quai de Säästöpankinranta. Une fois là, je me suis mis à longer le bras de mer : les déneigeuses n'avaient toujours pas rempli leur office de ce côté-ci du quartier. C'était tant mieux d'ailleurs. Évoquant le sentier qui menait au sauna dans les hivers de mon enfance, un semblant de tracé pédestre serpentait le long de la berge après le passage de quelques promeneurs, et je trouvai bon de fouler moi aussi le sol à cet endroit. Il y avait là un banc public, tout recouvert de son manteau blanc, sauf qu'en un point du banc quelqu'un avait eu l'idée d'aménager un petit espace dégagé correspondant tout juste à une place assise. Et ce renforcement invitait à s'installer juste à cet endroit. Alors, j'ai gagné le banc en suivant les traces dans la neige qui y menaient, j'ai trouvé un journal gratuit au fond de mon sac que j'ai disposé à l'emplacement adéquat, et je me suis assise. La place me semblait étonnamment bonne, ergonomique pour ainsi dire, avec cette sensation particulière d'être installée dans un fauteuil moelleux en forme de coquille d'œuf.

Je suis restée longtemps assise là. Devant moi se découpait la forme d'une barque abandonnée au gel tout près de la berge. En fait, on ne pouvait déduire qu'il y avait là une barque que par la corde orange qui serpentait au milieu de la neige et qui était supposée retenir l'embarcation à un pieu. Au loin, je percevais la rumeur amortie de la circulation ainsi que le grincement raide produit sur les rails par le passage des trains du côté opposé de la baie, et il y avait aussi les crissements et craquements des arbres et des buissons environnants. Là-bas sur la glace, un chien solitaire s'est élancé à toute vitesse, suivi au bout d'un certain temps par une personne âgée à

l'allure appliquée et incroyablement lente. Au-dessus des arbres aux crêtes de meringue, des colonnes de fumée et de vapeur s'élevaient tout droit au grand ciel de velours, dont aucun souffle ne venait perturber le calme, quelques étoiles frigorifiées pointant seulement ça et là comme dans une tentative d'adresser leur clin d'œil à la Terre.

Evidemment, il n'était pas question de rester là des heures et des heures, à moins d'avoir envie mourir de froid sur place. Je n'en avais pas envie. Je me suis levé, j'ai secoué la neige qui collait à mon pantalon et je me suis mis à marcher. Lorsque j'ai traversé la chaussée, la chaleur a recommencé à me gagner les membres, avec quelque chose de rond et de chaud qui dans le même temps me montait à la tête. Je n'avais pas couvert quelques dizaines de mètres de trottoir que déjà, plusieurs excellentes idées de cadeaux m'étaient venues. Lorsque j'ai ouvert la porte de mon immeuble dans un grand grincement du bois, j'avais déjà glissé dans un tout autre univers. En traversant la cour, j'ai commencé à sentir mon cœur battre inhabituellement fort. Et maintenant, j'étais dans l'escalier, et voilà que mes pensées commençaient à s'assortir de sonorités, et même d'odeurs et de saveurs. Arrivée dans l'entrée de mon appartement, j'ai entrepris de me défaire de ma combinaison rembourrée et j'ai alors senti la chaleur de mon chez-moi m'envahir les joues. Mais au même moment, je me trouvais déjà en plein été, ça ressemblait à Kerava je crois, et il se tenait là-bas une sorte de fête singulière, une fête qui avait bien un lien avec Noël, certes, mais sous le franc soleil de l'été, en pleine chaleur, en plein air. Et ils étaient tous là-bas : la famille Jalkanen, parents et enfants confondus, occupés à officier au barbecue ; il y avait monsieur et madame Mäkilä, maintenant remis sur pied tous deux, et aussi tous les membres de la famille Jokipaltio, le père rasé de frais et ayant retrouvé du travail, et sa fille et son fils, un peu de côté et tous deux si touchants dans la fragilité de leur adolescence qui s'attarde encore un tout petit peu avant de céder la place ; et puis aussi, bien sûr, il y avait là Irja, impériale, Irja la forte, les lèvres soulignées de rouge pour l'occasion, toute affairée à verser le mousseux dans les verres, grommelant quelque chose contre cette Irma qui avait encore amené des gobelets en plastique. Et plus tard chez moi, tout en faisant chauffer l'eau de mon thé, il m'est venu encore d'autres images curieuses qui se sont superposées aux précédentes : maintenant, c'était le vieux père Hätilä qu'on avait conduit sur place, et le voilà qui s'attaquait avec ses drôles de petites fausses dents aux viennoiseries qui étaient proposées avec le café ; quant à sa fille, elle avait pu se procurer le médicament dont elle avait besoin, et elle était là, à expliquer à quelqu'un quelque chose au sujet des horoscopes ; et même, on avait réussi traîner sur place Virtanen en personne, les cheveux plaqués en arrière et arborant une chemise toute neuve. A coté de lui, il y avait mon fils, *le* fils, et il avait minci. Il s'est même excusé de ne pouvoir accepter le cocktail que Virtanen lui tendait. Et toute improbable qu'ait été cette scène, c'était bon d'aller et venir chez moi avec les crissements du froid dans les coins, tandis que les carreaux de la fenêtre de ma cuisine se couvraient peu à peu de fleurs de givre. Et c'était bon de se projeter dans cette fête, c'était bon de jouer avec les images qui se présentaient toutes seules, car vraiment ce n'était pas une représentation de l'avenir à faire tirer une tête d'enterrement. Et même si nous nous étions trouvés à siroter du jus de fruits tiède dans une chaufferie, notre état d'esprit n'en aurait pas été différent. Le tout, face à l'enluminure de rêve dont les reflets dansaient sur la surface du plan de travail de ma cuisine, c'était d'avoir la force d'espérer que nous allions nous réunir d'une façon ou d'une autre, là, comme ça, tous ensemble. Et qu'ensemble, nous allions réussir cette simple chose : être bienveillants les uns envers les autres.

Et alors, c'est vrai, tout à coup, ça m'est apparu parfaitement possible.

